

tant qu'on n'en a pas supprimé la cause. Le cri de la douleur est remarquable par sa force, sa fréquence, son opiniâtreté, la rapidité avec laquelle les deux temps qui le composent se succèdent, trois ou quatre cris expiratoires précédant une reprise, et aussi par l'expression particulière qu'il donne à la physionomie et l'agitation des membres qui l'accompagnent ; il peut affirmer certaines modifications, suivant les organes souffrants. Il arrive encore que les enfants errent uniquement parce qu'on devine et ne satisfait point assez vite leur désir ; ce sont des érafllements d'impatience, de colère, qui ne s'accompagnent que d'une légère accélération du pouls.

Les sons voeux, qui, au début de l'existence de l'enfant, lui servent à exprimer instinctivement ses sentiments intérieurs, sont bientôt poussés sous l'impulsion de l'entendement que l'exercice et l'éducation des sens et du cerveau ont éveillé.

Au cinquième mois environ, l'enfant fait entendre un son laryngé, qui n'est pas encore articulé mais qui est plus qu'un simple cri. Vers le huitième et le neuvième mois, sa voix augmentant sans cesse, il renue ses lèvres à l'imitation de sa mère pour balbutier quelques mots. Les facultés intellectuelles et affectives restées obtuses se révèlent alors par le mode d'expression le plus élevé de la vie de relations : le langage articulé ou la parole.

L'enfant fait d'abord entendre *des voyelles*, que l'oreille distingue clairement les unes des autres.

La prononciation des consonnes se fait d'une façon pour ainsi dire instantanée. La jonction des voyelles et des consonnes constitue les syllabes, les mots, le langage parlé.

" Les premières syllabes quo l'enfant articule, à peu près les mêmes dans toutes les langues, fait remarquer M. Louget, sont formées des consonnes labiales *p, b*, des nasales *m, n*, et de la voyelle *a*.

Son premier mot est un mot de reconnaissance pour sa mère, qu'il désigne *maman*. C'est en même temps l'annonce de l'existence individuelle qui doit isoler l'enfant de celle qui l'a élevé et entouré d'amour, le placer de plus en plus en relation avec la nature extérieure, au milieu de laquelle il puisera des sensations nouvelles, des idées, des jugements, et dont l'étude bientôt attentive devra, en multipliant la somme de ses connaissances, développer ses facultés morales, donner à sa volonté un état utile et affermir sa connaissance."

On remarque que si l'enfant prend l'habitude de mal articuler certaines syllabes, il la conserve pendant longtemps, et quelquefois toute la vie. Il est donc essentiel de l'accoutumer dès ses premières paroles à articuler convenablement les syllabes qui sont prononcées devant lui.

Le soin et la patience que l'on apportera dans l'éducation de son langage pourront le préserver du *bégayement*, du *zézayement*, et du *grasseymement*. On sait quelles difficultés il y a à vaincre plus tard, pour faire disparaître l'un de ces défauts s'il a été contracté.—Journal d'Education de Bordeaux.

BIOGRAPHIE.

CHARLES ALEXANDRE.

En parlant ici de l'homme éminent que vient de perdre l'Université, je n'ai point à craindre de paraître aux lecteurs de la *Revue* remplir avec la solennité accoutumée une sorte de rite funèbre. Bien qu'il se soit écoulé près d'un mois depuis le jour de cette mort, l'émotion mal dissimulée d'un deuil toujours présent, trahirait plutôt la vivacité d'un sentiment personnel, si le mérite de M. Alexandre n'était pas au-dessus de l'éloge, et si cette haute physionomie n'appartenait à l'Université tout entière, comme sa plus complète représentation.

Je laisse volontiers à d'autres le soin de raconter la vie de l'homme, celle du professeur, celle du savant. Il ne m'appartient pas de rappeler l'autorité de ses jugements, de peser la valeur de ses ouvrages. Je me propose simplement de dire quel

fut l'esprit, quel fut le cœur de celui qui, pour moi, était hier encore un ami, autant que ce titre est concedé à la vénération du disciple et à une piété filiale.

Né à Amiens en 1798, dans une situation sociale des plus modestes, M. Alexandre est mort à Paris, en 1870, inspecteur général honoraire de l'Université, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, commandeur de la Légion d'honneur. Peu soucieux, d'ailleurs, des emplois élevés, des honneurs et de la réputation que les hommes décernent, il ne désira que d'être couché, sans aucun appareil qui rappelât ses succès, au cimetière Montparnasse, près de sa mère. Si la mort l'eût surpris à l'étranger, il avait arrêté qu'on l'inhumât au lieu même où la main suprême l'aurait frappé. Tant il s'effrayait, dans son humilité profonde, d'agiter quelque poussière ou de soulever un vain bruit ! A l'opposé de ces testateurs fastueux dont l'avarice, connue de tous, éclate en générosité publique à l'heure de la mort, il voulut que la fortune qu'il avait acquise par son travail, redescendît doucement, non sur les plus proches, mais sur les plus humbles, les plus ignorés d'entre les siens.

Conclusion caractéristique. La fin rejoint le commencement ; toutes les dernières pensées retournent au début. Cette vie est une. Mûre dès les premiers signes de la raison, elle a gardé jusqu'au bout la candeur de l'enfance. Là fut une intelligence qui se posséda, une conscience qui se tient toute. Image de cette Université du dix-neuvième siècle, disais-je, qui, sortie du peuple pour instruire les riches et les puissants, reste étrangère aux illusions de la vie, aux pompes mondaines, se garde simple de cœur et volontiers retourne au peuple !

M. Alexandre naquit avec l'Université, grandit comme elle. Quand s'essaya-t-il à balbutier les paroles classiques ? On ne le peut dire. Si l'hypothèse de Pythagore n'offensait pas sa foi chrétienne, je verrais dans ces dons natiifs de son intelligence le legs de l'ancienne doctrine éclipsee. Tout enfant, il parle latin et s'y complait tellement qu'il en oublie sa langue maternelle. Sa mère l'envoie par la ville faire quelque emplette, et, chez le boulanger, ou la mercière, il s'exprime évidemment en latin, dont mal lui arrive. Il est incorrigible sur ce défaut, qui le suivra : s'il ne continue pas de parler latin, il l'écrira.

En 1809, tandis que nos troupes épuaissent à Eckmühl Essling et Wagram la fortune de l'Empire, celle de la jeune Université se préparait, et M. de Vatinensil, ministre de l'intérieur, ne fut pas médiocrement surpris, lorsque, assistant à la distribution des prix du lycée d'Amiens, il vit tous les premiers prix de la classe de rhétorique remportés par un enfant de onze ans. Mais, quel ne fut pas son étonnement, lorsque cet enfant, de taille petite, chétif de corps, faible de complexion, d'aspect timide, s'avanza sur l'estrade des professeurs et récita, comme son ouvrage, une traduction en vers latins des deux premiers chants de *Vert-Vert*.

Sans doute, lorsque M. Alexandre s'exerça plus tard à remanier la traduction latine, donnée jadis par Castillon, des *Oracles sibyllins*, et qu'en exprimant de son propre fonds la traduction des quatre nouveaux livres, découverts par le cardinal Mai dans la bibliothèque Ambresienne, il lutta contre l'élégance facile du prétat romain, et le vainquit par la force du sens,... il dut plus d'une fois regarder en souriant les premiers essais de sa muse latine. Mais de moins sévères que lui seront frappés de l'expérience qui s'y décole, des traces d'une connaissance approfondie des auteurs et d'un sentiment aussi précoce de la bonne latinité. Afin de n'être point suspect de choisir à dessein un des plus heureux passages et d'atténuer les fautes du jeune auteur, je reproduis sans observations quelques vers du commencement du poème :

Tu, quam continuo charitum chorus orbe coronat,
Quæ strepitum mundi fugiens turbaque tumultus
Arte micas nulla; raro que seclero junctos
Austeris conites virtutibus addero noscis
Ingenique sales lepidos vultusque serenos;